

Robert Joyon — Aspirant FTP

Le Prince, le Curé et les Réfractaires

* * *

Scène 1 — Un village du secteur, janvier 1944

Robert Joyon et un camarade FTP reçoivent leurs consignes. Ils doivent constituer un réseau d'aide aux réfractaires au STO.

Le responsable FTP (*à voix basse, dépliant une carte sur la table*) — La consigne est claire. Il faut créer des comités d'aide aux réfractaires dans chaque secteur. Des gens influents, des fermiers, des personnes de confiance. L'objectif : cacher les jeunes qui refusent de partir en Allemagne. Et si possible, les faire passer au maquis.

Robert Joyon — Des gens influents... c'est-à-dire des gens qui peuvent convaincre les fermiers d'accepter des réfractaires sans trop de risques pour eux.

Le responsable — Exactement. Des gens respectés. Dont la parole a du poids.

Robert (*réfléchissant*) — À Besson... je pense à quelqu'un.

Le responsable — Qui ?

Robert — Le curé. Léon Virlat. Il est notoirement anti-pétainiste. Et il cache déjà son propre neveu — un réfractaire — chez lui.

Le responsable (*haussant les sourcils*) — Un curé. C'est inhabituel pour nous.

Robert — Un curé qui cache un réfractaire, c'est un curé qui a déjà choisi son camp. On y va ?

* * *

Scène 2 — Le presbytère de Besson, quelques jours plus tard

Robert Joyon et son camarade frappent à la porte du presbytère. Le curé Virlat les reçoit dans son bureau.

L'abbé Virlat (*les faisant entrer, jetant un coup d'œil dans la rue avant de refermer*) — Entrez, entrez. Je me doutais que quelqu'un viendrait un jour.

Robert (*regardant le prêtre, direct*) — Mon père, nous savons que vous n'êtes pas favorable au régime de Pétain. Et que vous n'êtes pas insensible au sort des jeunes qu'on veut envoyer en Allemagne.

L'abbé Virlat (*souriant légèrement*) — On parle, dans les villages. Trop, parfois.

Robert — Nous avons besoin de personnes influentes pour constituer un réseau d'aide aux réfractaires au STO. Des gens qui peuvent convaincre des fermiers d'héberger ces jeunes. Nous pensions à vous.

L'abbé Virlat (*se levant, allant à la fenêtre, les mains dans le dos*) — Je suis de tout coeur avec vous. Croyez-le sincèrement. Ce qui se passe en ce moment dans ce pays... ce n'est pas la France que j'aime.

Robert — Alors vous acceptez ?

L'abbé Virlat (*se retournant, le visage grave*) — Je ne peux pas travailler directement avec vous. Ma situation... un curé de campagne qui organise ouvertement la résistance... ce serait me désigner moi-même, et désigner tous ceux qui viennent à la messe. Je mettrais en danger mes paroissiens.

Le camarade de Robert (*avec une légère déception*) — Alors vous ne pouvez rien faire ?

L'abbé Virlat (*levant la main*) — Je n'ai pas dit ça. (Un temps.) Il y a quelqu'un que vous devriez contacter. Le prince Xavier de Bourbon-Parme, au château de Botz, sur la commune de Besson. Dites-lui que vous venez de ma part.

Robert — Le prince... il est de confiance ?

L'abbé Virlat (*avec un sourire discret*) — Plus que vous ne l'imaginez. Allez le voir. Et ne jugez pas trop vite sur les apparences.

* * *

Scène 3 — Le château de Botz, Besson — Quelques jours plus tard

Robert Joyon et son camarade se présentent au château. Le prince Xavier de Bourbon-Parme les reçoit dans son bureau.

Robert (*s'inclinant légèrement*) — Altesse... nous venons de la part de l'abbé Virlat.

Le prince Xavier (*se levant, leur serrant la main avec simplicité*) — Je vous attendais. Enfin, je savais que quelqu'un viendrait tôt ou tard. Asseyez-vous.

Robert (*un peu surpris par la chaleur de l'accueil*) — Vous... vous étiez au courant de notre démarche ?

Le prince Xavier (*s'asseyant, croisant les mains*) — Non. Mais je savais que la situation ne pouvait pas durer sans que des gens bien organisés finissent par frapper à ma porte. (Direct.) Que voulez-vous ?

Robert — Nous constituons un réseau d'aide aux réfractaires au STO. Des jeunes qui refusent de partir en Allemagne. Nous cherchons des personnes influentes pour convaincre des fermiers de les héberger, les cacher, les protéger.

Le prince Xavier (*sans hésiter une seconde*) — J'en suis. Sans réserve.

Robert (*surpris par la rapidité de la réponse*) — Vous... vous n'avez pas besoin de réfléchir ?

Le prince Xavier (*avec un sourire calme*) — J'ai réfléchi depuis longtemps. Ce régime n'est pas la France. Ces jeunes ne doivent pas partir. C'est aussi simple que ça. (Il se lève.) Maintenant, dites-moi comment je peux être utile.

* * *

Scène 4 — Le château de Botz, juin 1944

Jean Ameurlain, responsable FTP, vient seul au château. Il cherche un emplacement pour installer temporairement le maquis Danièle Casanova.

Jean Ameurlain (*chapeau à la main, debout devant le prince*) — Altesse, je vais être direct avec vous. Je cherche un emplacement pour installer un camp de maquisards pendant quelques jours. Votre parc et les bois qui l'entourent sont idéaux. Je vous demande... une bienveillante neutralité.

Le prince Xavier (*le regardant, amusé*) — Une bienveillante neutralité. C'est une formule diplomatique.

Jean Ameurlain — Je ne veux pas vous compromettre plus que nécessaire. Si vous préférez ne rien voir et ne rien entendre...

Le prince Xavier (*l'interrompant d'un geste*) — Combien d'hommes ?

Jean Ameurlain — Une soixantaine environ. Peut-être plus.

Le prince Xavier — Et ils auront besoin de quoi ?

Jean Ameurlain (*déconcerté par la question*) — De... d'un abri, principalement. Un endroit discret pour se regrouper.

Le prince Xavier (*se levant, allant vers une armoire*) — Des couvertures. J'en ai un stock. (Il réfléchit.) La bibliothèque du château peut servir d'infirmerie si vous avez des blessés. Elle est au rez-de-chaussée, accessible discrètement par l'arrière.

Jean Ameurlain (*interloqué*) — Altesse... je venais vous demander de fermer les yeux. Pas de...

Le prince Xavier (*posant les couvertures sur le bureau, le regardant avec fermeté*) — Monsieur Ameurlain, fermer les yeux sur ce qui se passe dans mon pays depuis quatre ans m'a déjà coûté assez de nuits de sommeil. Je ne fermerai plus les yeux sur rien. Vos hommes auront ce dont ils ont besoin.

Jean Ameurlain (*après un silence, ému malgré lui*) — Je ne savais pas... je n'aurais pas imaginé...

Le prince Xavier (*avec un sourire las*) — On ne juge pas les gens sur leur titre, mon ami. On les juge sur ce qu'ils font. (Il lui tend la main.) Quand arrivent vos hommes ?

* * *

Scène 5 — Les bois du château de Botz, fin juin 1944

Les maquisards du camp Danièle Casanova sont installés dans les bois. Quelques-uns discutent à voix basse.

Un maquisard (*à son voisin, regardant le château dans le crépuscule*) — Tu savais, toi, que le prince nous aiderait à ce point ?

Son voisin — Non. Ameurlain non plus, apparemment. Il pensait juste qu'on pourrait se planquer dans les bois sans qu'on nous chasse.

Un autre maquisard (*enroulé dans une couverture portant les armes des Bourbon*) — Ces couvertures... elles viennent de ses réserves personnelles.

Le premier — Et l'infirmerie dans sa bibliothèque... avec tous ses livres autour.

Son voisin (*souriant*) — Un prince qui ouvre sa bibliothèque aux maquisards. On n'a pas fini d'entendre parler de cette guerre.

Un maquisard plus âgé (*sérieux*) — Ne vous moquez pas. Cet homme prend des risques réels. S'ils le trouvent avec nous...

Le premier — Je ne me moque pas. Je dis juste que... parfois, les gens vous surprennent.

* * *

Scène 6 — Le château des Brosses, Bellerive-sur-Allier — Fin juillet 1944

Après les combats du 18 juillet, plusieurs maquisards ont été arrêtés et internés au château des Brosses. Le prince Xavier apprend leur situation.

Un serviteur du château (*au prince, à voix basse*) — Altesse... on vient d'apprendre. Les jeunes arrêtés le 18, après l'attaque du maquis. Ils sont au château des Brosses. Les miliciens les interrogent.

Le prince Xavier (*se levant immédiatement*) — Combien ?

Le serviteur — Une douzaine. Dont les frères Lafay — les fils de votre métayer de Villars.

Le prince Xavier (*allant à la fenêtre, réfléchissant rapidement*) — Il n'y a plus d'essence pour la voiture ?

Le serviteur — Non, Altesse. Depuis plusieurs semaines.

Le prince Xavier (*se retournant, la décision prise*) — Faites préparer mon vélo. Je pars pour Vichy.

Le serviteur (*stupéfait*) — À vélo ? Mais Altesse... Vichy est à...

Le prince Xavier — Je connais la distance. Faites préparer mon vélo.

* * *

Scène 7 — Vichy, audience avec les autorités pétainistes — Fin juillet 1944

Le prince Xavier de Bourbon-Parme, arrivé à vélo, sollicite une audience. Il est reçu dans les bureaux du régime.

Le fonctionnaire pétainiste (*lisant les papiers posés sur son bureau, méfiant*) — Vous demandez la libération de... voyons... douze détenus internés au château des Brosses. Pour quel motif ?

Le prince Xavier (*posément, la voix assurée*) — Ces jeunes gens sont les enfants de mes métayers. Des fils de paysans de mes domaines. Ils n'ont rien à voir avec les activités qu'on leur reproche.

Le fonctionnaire — Les rapports de la milice sont pourtant explicites. Certains ont été arrêtés dans des circonstances...

Le prince Xavier (*l'interrompant avec une autorité naturelle*) — Les rapports de la milice. (Un temps.) Je vous parle, moi, de fils de métayers que je connais depuis leur enfance. Des garçons de la terre. Pas des terroristes.

Le fonctionnaire (*hésitant, intimidé malgré lui par le personnage*) — C'est une demande inhabituelle, Altesse.

Le prince Xavier — Je suis venu à vélo depuis Besson pour vous la présenter. Cela devrait vous indiquer le sérieux avec lequel je la formule.

Le fonctionnaire (*après un silence, tamponnant les documents*) — Je... je vais transmettre votre demande. Mais je ne peux rien garantir.

Le prince Xavier (*se levant, reprenant son chapeau*) — Merci. J'attendrai la réponse. (Puis, à voix basse, pour lui-même en sortant.) Aussi longtemps qu'il le faudra.

* * *

Scène 8 — Le château des Brosses, 27 juillet 1944

Les prisonniers apprennent leur libération. Parmi eux, les frères Lafay.

Un garde (*ouvrant la cellule*) — Debout. Vous êtes libres. Rassemblez vos affaires.

Joseph Lafay (*se levant lentement, incrédule*) — Libres ?

Le garde — Ordre de libération. Pour vous et les frères. Et les autres.

Jean Lafay (*à son frère, à voix basse*) — Comment c'est possible ? Qui a pu...

Joseph — Le prince. (Il n'a aucun doute.) C'est le prince.

Dans le couloir, en sortant, ils croisent un autre prisonnier libéré.

Un jeune maquisard (*à Joseph*) — Vous savez qui nous a sortis de là ?

Joseph Lafay — Le prince Xavier. Il est allé plaider notre cause à Vichy. À vélo, paraît-il. Il n'avait plus d'essence.

Le jeune maquisard (*silencieux un moment*) — À vélo. Pour nous.

Joseph — Pour nous.

* * *

Scène 9 — Le château de Botz, août 1944

Les autorités ont appris l'aide apportée par le prince. Des hommes viennent l'arrêter.

L'officier (*présentant un ordre d'arrestation*) — Prince Xavier de Bourbon-Parme. Vous êtes en état d'arrestation.

Le prince Xavier (*regardant le document sans le prendre, la voix calme*) — De quoi suis-je accusé ?

L'officier — Aide à des éléments terroristes. Complicité avec des maquisards.

Le prince Xavier (*posant lentement le livre qu'il lisait*) — Je vois. (Il se lève, boutonne sa veste.) Puis-je prendre quelques affaires ?

L'officier — Rapidement.

Le prince Xavier (*s'arrêtant, se retournant vers l'officier*) — Est-ce que je peux vous demander quelque chose ?

L'officier — Quoi ?

Le prince Xavier — Ces jeunes gens que vous appelez des terroristes... la plupart avaient vingt ans. Certains moins. Ils voulaient juste que leur pays soit libre. (Un temps.) Est-ce vraiment si difficile à comprendre ?

L'officier ne répond pas. Le prince prend ses affaires et suit les hommes sans un mot de plus.

* * *

Scène 10 — Prison du 92e RI, Clermont-Ferrand — Août 1944

Le prince Xavier partage sa détention avec Monseigneur Piguet, évêque de Clermont-Ferrand.

Monseigneur Piguet (*à voix basse, dans la cellule*) — Je ne pensais pas que nous nous retrouverions dans ces conditions, Altesse.

Le prince Xavier (*avec un sourire las*) — La vie réserve des surprises, Monseigneur. (Il regarde les murs de la cellule.) Vous savez ce qui me préoccupe le plus ?

Monseigneur Piguet — Dites-moi.

Le prince Xavier — Les jeunes que j'ai essayé de protéger. Ceux que j'ai fait libérer. Est-ce qu'ils sont en sécurité, maintenant ?

Monseigneur Piguet — Je l'espère. La libération approche. Les Alliés avancent.

Le prince Xavier (*regardant par la petite fenêtre*) — Pas assez vite pour certains. (Un temps.) Où nous emmènent-ils, vous croyez ?

Monseigneur Piguet — J'ai entendu parler d'un camp. En Alsace. Le Struthof.

Le prince Xavier ne répond pas. Il continue de regarder le ciel par la fenêtre.

* * *

Scène 11 — Le train vers le Struthof, 20 août 1944

Deux cent trente-neuf détenus quittent Clermont-Ferrand. Le prince Xavier et Monseigneur Piguet voyagent dans un wagon de voyageurs séparé, gardé.

Un garde (*à son collègue, dans le couloir du wagon*) — Pourquoi eux ils ont un compartiment et les autres sont dans des wagons à bestiaux ?

Le collègue (*haussant les épaules*) — Ordres. Le prince est de nationalité italienne. L'évêque est un personnage. On ne sait jamais comment ça peut tourner.

Dans le compartiment, le prince regarde défiler le paysage par la vitre. Monseigneur Piguet prie silencieusement.

Le prince Xavier (*à mi-voix*) — Vous entendez ? Dans les autres wagons.

Monseigneur Piguët (*tendant l'oreille*) — Des voix. Ils sont entassés là-dedans depuis des heures.

Le prince Xavier (*regardant le confort relatif de leur compartiment avec un malaise visible*) — Nous avons un siège. Eux sont debout dans le noir. (Il secoue la tête.) C'est indécent.

Monseigneur Piguët — Nous n'avons pas choisi ça.

Le prince Xavier — Non. Mais ça ne rend pas la chose moins indécente.

* * *

Scène 12 — Camp de Dachau — Hiver 1944-1945

Après l'évacuation du Struthof le 4 septembre, le prince et l'évêque ont été transférés à Dachau. Les mois passent.

Monseigneur Piguët (*à voix basse, un matin glacial*) — Altesse... comment allez-vous ?

Le prince Xavier (*la voix affaiblie, mais le regard intact*) — Je tiens. Et vous ?

Monseigneur Piguët — Je prie. Beaucoup. (Un temps.) Vous pensez à quoi, les nuits où vous n'arrivez pas à dormir ?

Le prince Xavier — Aux bois de Botz. Au mois de juin. Ces jeunes dans mon parc... ils chantaient parfois le soir, vous savez. Discrètement. Mais on entendait depuis le château.

Monseigneur Piguët — Des maquisards qui chantent dans le parc d'un prince. C'est une belle image.

Le prince Xavier (*avec un sourire faible*) — C'était une belle époque. Même au milieu de tout ça. (Il regarde le ciel gris au-dessus du camp.) Ils ont libéré Moulins, maintenant. Je l'ai appris par un détenu arrivé en octobre.

Monseigneur Piguët — C'est pour ça qu'on tient. Pour voir la suite.

Le prince Xavier — Oui. Pour voir la suite.

* * *

Scène 13 — Camp de Dachau, 29 avril 1945

Des bruits inhabituels dans le camp. Puis des cris. Puis la rumeur enfle.

Un détenu (*courant, la voix brisée de joie*) — Les Américains ! Les Américains sont là ! Le camp est libéré !

Le prince Xavier se lève lentement. Il sort dans la cour. Des soldats américains entrent par les grilles ouvertes.

Monseigneur Piguët (*à côté du prince, les yeux brillants*) — C'est fini.

Le prince Xavier (*regardant autour de lui, les visages des détenus, les larmes, les embrassades*) — Oui. (Un long silence.) Combien de temps depuis Besson ?

Monseigneur Piguët — Huit mois. Presque neuf.

Le prince Xavier (*à voix très basse, comme pour lui-même*) — Et les jeunes des Brosses... les frères Lafay... est-ce qu'ils sont vivants ?

Il ne sait pas encore. Mais il espère. Et l'espoir, après neuf mois, c'est déjà quelque chose.

* * *

*Le prince Xavier de Bourbon-Parme fut libéré du camp de Dachau le 29 avril 1945
par les forces américaines.*

*Il avait tout perdu — sa liberté, sa santé, une partie de ses biens —
pour avoir choisi le bon camp.*

*Les jeunes maquisards qu'il avait fait libérer du château des Brosses le 27 juillet 1944
purent reprendre le combat. Les frères Lafay rentrèrent chez eux.*

*Robert Joyon, aspirant FTP, témoigna après la guerre de l'aide décisive
apportée par le prince et par l'abbé Virlat.*

*Sans eux, combien de réfractaires auraient été arrachés à leur terre
et envoyés en Allemagne ?*

N'oublions pas.